



Le RALLYE CRAONNAIS au MARQUIS de CHAMPAGNÉ (1905-1914)

Souvenirs du Comte de Pluvié ⁽¹⁾

QUAND j'arrivai à Laval comme sous-lieutenant en octobre 1901, il existait, aux environs de cette ville, six équipages de chasse à courre.

Trois dans la voie du chevreuil :

Le Rallye Bas-Maine, au Comte de Pontfarcy et au Marquis d'Argouges.

Le Rallye Concise, au Marquis de Montferré.

Le Rallye Maine-Anjou, à M. de la Beauluère.

Deux dans la voie du lièvre :

Celui du Comte d'Elva, composé de briquets vendéens.

Celui du Prince de la Tour d'Auvergne, composé de beagle-harriers.

Enfin un équipage de cerf, le Rallye Sillé appartenant

à M. Foccart et chassant sur les confins de la Mayenne et de la Sarthe.

Je crois que nulle part en France on n'aurait pu trouver autant de ressources au point de vue vénerie, et pour pouvoir assister à tous ces laisser-courre, il eût fallu au moins douze jours dans la semaine.

J'ai suivi avec plus ou moins d'assiduité ces équipages. Mes préférences allaient à ceux de d'Argouges, de Montferré et d'Elva qui découplaient aux portes de Laval.

Cependant le charme et la finesse de la chasse du chevreuil et de celle du lièvre ne me faisaient pas oublier les grandes émotions des hallalis de sangliers.

Aussi, dès que mon ami Champagné eut formé son vautrait, je sacrifiai tout au Rallye-Craonnais. Ce fut un hallali mouvementé auquel il assista en Bretagne en 1905, qui décida Champagné. Aidé de son beau-frère, Jacques de Largentaye, il acheta aux ventes publiques du Tattersal tous les chiens qu'il put trouver et,

(1) Voir *Vénerie*, n° 2, 2^e trimestre 1966.

tout de suite, voulut les mettre dans la voie du sanglier.

Mais un vautrait ne se forme pas si vite. Cependant, au bout de deux ans il était arrivé à constituer un lot honorable d'une cinquantaine de bâtards chassant la bête noire avec gaieté sinon avec succès.

C'est durant l'hiver 1907-1908 que j'allai pour la première fois le voir chasser en forêt de Mayenne. Nous promenâmes durant toute la journée un cochon de cent vingt à cent trente livres. Le soir venu, comme nous retraitions ensemble et que Champagné se désolait de son insuccès je lui dis : « Mon cher, le tout est de mettre vos chiens en curée. Ensuite ça ira tout seul. Après une heure ou deux de chasse, tâchez donc de faire raccourcir votre animal en postant aux bons passages quelques hommes armés de carabines. Ce moyen vous répugne peut-être, parce que ce n'est pas de la vénerie, mais vous êtes pressé, vous voulez arriver au succès le plus vite possible. Il faut faire manger du sanglier à vos chiens. Quand ils en auront bien goûté ils auront envie de prendre ».

Il finit par se rendre à mes arguments et dès 1908, on put remiser les carabines dans leurs étuis.

Je dois même ajouter à l'éloge de mon camarade qu'à part de très rares exceptions, tous les sangliers, si gros fussent-ils, étaient servis au couteau par le maître d'équipage, même au mépris du danger.

En 1909, quand je commençais à suivre régulièrement les laisser-courre Champagné, le vautrait était déjà monté sur un assez grand pied.

Il se composait de six hommes : trois piqueux montés, un valet de chien, un valet de limier et un palefrenier, huit chevaux et quatre-vingt chiens. Dès l'année suivante, le nombre de ces derniers fut porté à cent.

C'étaient pour la plupart des bâtards tricolores bien établis, il y avait aussi dix à douze chiens anglais. Le tout formait un ensemble homogène marchant bon train et criant suffisamment.

La moyenne des prises était d'une quarantaine d'animaux par saison. Durant l'hiver 1912-1913 nous en prîmes quarante-trois et quarante-deux en 1913-1914.

Les deux principaux déplacements de l'équipage étaient ceux des forêts de Mayenne et d'Ecouvès.

Le vautrait chassait également en Grande Charnie, à Bourgon, à Hermet et en forêt de Pail. Je ne puis relater ici tous les laisser-courre du vautrait Champagné. Mais, passant en revue mes souvenirs relatifs aux forêts où nous chassâmes ensemble, j'ai retenu pour chacune d'elles une ou deux chasses prises parmi les plus intéressantes.

FORET DE MAYENNE

Je ne puis songer à la forêt de Mayenne sans qu'une multitude de souvenirs viennent se presser dans ma mémoire. De toutes les forêts de la région, c'est certainement celle où j'ai le plus chassé.

Située à peu de distance de Laval — qu'est-ce que vingt-sept kilomètres de bonne route en auto — elle offrait à Champagné l'avantage d'une excellente installation : des écuries spacieuses, un chenil convenable et le logement suffisant pour huit hommes. Le tout en bordure de forêt à deux kilomètres du bourg de Placé où j'avais moi-même mes chevaux.

Quand, après une chasse dure, on rentre en automobile chez soi, certain d'y retrouver tout le confort désirable, on ne songe pas assez aux hommes et aux chiens qui, plus fatigués que vous, et à juste titre, vont avoir une longue retraite à effectuer, souvent par un mauvais temps, avant de regagner leur médiocre gîte.

Cette question matérielle a pourtant une grande importance, car c'est d'elle en partie que dépend le succès de la saison. Les piqueux se déplaient-ils quelque part ? Tous les moyens leur seront bons pour en partir. Ils vous feront faire un ou deux buissons creux si c'est nécessaire, vous obligeant à quitter une forêt encore vive en animaux, pour aller en chercher dans une autre où ils seront peut-être beaucoup moins nombreux.

On n'apporte jamais assez de soins à l'installation de son monde. Que de maîtres d'équipage arrivent frais et dispos au rendez-vous, qui ne se doutent pas de la peine qu'ont pris les hommes pour leur rembucher un sanglier.

Champagné n'était pas de ceux-là. C'était lui-même qui avait fait exécuter à « La Brodière » tous les aménagements nécessaires.

Nous y faisions deux déplacements par an, l'un au commencement, l'autre à la fin de la saison. Les sangliers y étaient nombreux. Ils ont toujours beaucoup affectionné la forêt de Mayenne avec ses grandes enceintes, ses grands fourrés d'épines noires. C'est là que furent tués les derniers loups de la région en 1885.

Je me souviens d'une certaine attaque sur une compagnie de dix-huit animaux. Il en sautait de tous les côtés. Le gros des chiens s'était rameuté sur un ragot de cent cinquante livres. Au bout de quelques minutes, nous perdîmes Champagné. Il nous rallia une heure plus tard et comme nous le pressions de questions, il nous conta qu'entendant tout à coup des abois il avait fait demi-tour croyant avoir affaire à un grand sanglier qui refusait de quitter sa bauge. Quelle n'avait pas été sa surprise de trouver sept ou huit chiens qui coiffaient une bête de compagnie. Comme il mettait pied à terre, il s'aperçut que l'animal était pris dans un collet. Les

ragot fut lui aussi mis à mal, du moins succomba-t-il suivant les règles de l'art.

Quand les sangliers sont dérangés en forêt, ils se réfugient fréquemment dans les bois de Fontaine Daniel, petit massif de trois cents hectares situé à environ cinq kilomètres de Mayenne.

Les animaux attaqués là rentrent toujours en forêt. Rien n'était plus charmant que ce débucher que l'on faisait d'un temps de galop, très souvent aux côtés des chiens.

Il arrivait, par temps humide, que le cochon, galopant péniblement dans la boue des champs ne put atteindre la forêt.

Un ragot de près de deux cents livres fut ainsi aboyé tout le long du parcours. A la rentrée à la Chapelle du Hec, il s'arrêta quelques minutes dans un roncier adossé au mur du château de Torbéchet. Notre arrivée le fit déguerpir, mais au passage de la route qui borde la forêt il ne put en franchir l'escarpement et fut couvert par la meute. Dans les efforts qu'il fit pour s'en débarrasser, ayant saisi un chien par la queue il la lui coupa à dix centimètres du derrière. Ce chien excellent, écourté comme un fox, continua à chasser plusieurs saisons.

Nous attaquâmes un jour à Fontaine Daniel une compagnie composée d'un ragot de cent quatre-vingt livres une laie et quatre bêtes de compagnies.

L'une de ces dernières se livra aux chiens qui, après une heure et demie de chasse, la rejoignirent en débucher. Comme nous nous disposions à faire la curée, mon chauffeur nous apprit que trois chiens dont « Narquois », un des meilleurs de l'équipage, venaient de rentrer en forêt par la Chapelle du Hec avec le ragot hallali courant.

La meute n'était nullement fatiguée, amenée au petit trot à l'endroit indiqué elle empauma immédiatement la voie. Nous primes les grands devants, Langle et moi, afin de rattraper la tête. Un peu avant la Butte aux Loups, Narquois nous revint. Le sanglier avait dû s'arrêter dans l'enceinte extrêmement fourrée de la Tuilerie et renvoyer les trois chiens. Nous nous mîmes en observation au croisement de deux lignes.

Au loin, on entendait la meute qui approchait. Cette musique n'était pas faite pour plaire au ragot et, sans plus attendre, il se mit en devoir de se tirer les flûtes ; nous le vîmes passant la ligne de la Butte aux Loups. Un quart d'heure plus tard les chiens le portaient bas.

Sur ces entrefaites, arrivait une auto. M. Placé, vétérinaire à Mayenne en descendait pour nous prévenir qu'un gros sanglier se faisait aboyer par quatre ou cinq chiens dans les douves du château de Torbéchet.

C'était évidemment la laie et, comme nous n'avions aucune envie de la prendre, jugeant que c'était déjà très

beau d'avoir porté bas deux cochons dans la journée, nous prodiguâmes de bonnes paroles à ce zélé vétérinaire et donnâmes à la laie le temps de se débarrasser des chiens. Nous n'avons jamais manqué un sanglier attaqué à Fontaine Daniel.

Une fois cependant nous passâmes par de rudes épreuves.

C'était à la fin d'avril, il faisait très chaud. L'animal de chasse, un ragot de cent vingt livres avait réussi à prendre un peu d'avance avant de débucher sur un sol d'ailleurs ferme ; il ne fit qu'effleurer l'enceinte de la Chapelle du Hec et prit son parti vers le Nord, à travers champs.

Après une pointe dans la direction de Goron, il fit retour pour aller rentrer en forêt à la Melletière.

Ma femme qui suivait en auto était un peu à la traîne et sa voiture, filant à toute vitesse faillit caramboler l'animal au passage de la route Ernée-Mayenne.

Le temps était lourd, les chiens chassaient mollement, s'arrêtant pour boire dans les ruisseaux. A la rentrée en forêt, après trois heures de chasse, le cochon avait vingt minutes d'avance. Sous bois la voie devint meilleure. C'était Képi qui menait en tête. Mais, arrivé dans l'enceinte des Buttes, la chasse se mit à tourner, mettant debout une compagnie.

Les chiens se divisèrent, on en arrêta qui visiblement avaient pris le change, mais en fin de compte il restait deux chasses et les hommes ne semblaient pas bien certains que l'une d'elles fut la bonne. Je pris parti pour celle de Képi, n'osant pas trop appuyer d'abord.

Je fus rejoint par Champagné qui me confia ses doutes. Que voulez-vous lui dis-je, vos meilleurs chiens sont là et le pied que je viens de voir est bien celui d'un animal de cent vingt livres. Tout cela ne constitue pas une certitude. Mais en a-t-on jamais une absolue à la chasse ? Moi j'ai confiance et je continue à suivre.

Cependant le jour baissait et le sanglier marchait toujours.

Vers six heures du soir la chasse se mit à tourner dans les Lubretières. Nous attendions, arrêtés sur la route de Chailland, quand l'animal vint sauter dans les jambes de nos chevaux. Il eut si peur qu'il ne fit qu'un bond par dessus la route et tout le monde de s'écrier : « Mais c'est un change ! Après 6 heures de chasse, un sanglier n'a pas une allure pareille » ! Les chiens passèrent chassant gaiement, Képi toujours en tête. Je me mis à suivre de près, appuyant fortement de la voix. Derrière moi La Verdure suivait seul. Champagné lui avait dit : marchez encore un quart d'heure avec M. de Pluvié et quand je sonnerai la rentrée au chenil, vous romprez.

J'entendis en effet la fanfare au loin au moment où les chiens débuchaient à nouveau. La Verdure ne savait

que faire. N'empêchez pas lui crier-je, écoutez plutôt cette musique : c'était l'hallali courant !

Nous arrivâmes au bord du ruisseau de la Dargentière. De l'autre côté, dans les prairies le ragot entouré par les chiens essayait encore de leur échapper. Il revint vers l'eau et je pus le servir au moment où il abordait de mon côté.

Quelques paysans, accourus aux abois, construisirent une sorte de brancard pour porter l'animal jusqu'à la route la plus proche et je partis aux grandes allures afin d'annoncer la bonne nouvelle.

Nos fanfares avaient d'ailleurs été entendues et l'on venait à notre rencontre.

La morale de cette journée, c'est qu'il faut être tenace et avoir confiance dans ses bons chiens. Pour ma part, j'aurais suivi Képi les yeux fermés. Il venait de faire une chasse admirable. Malgré la chaleur, malgré le change il n'avait pas lâché son cochon un seul instant ; seulement il avait mis six heures à le prendre au lieu de trois.

Il ne faudrait cependant pas en conclure que Képi fut très mordant, il ne se faisait remarquer ni aux abois ni à la curée et je ne crois pas qu'il ait jamais été blessé. Seulement il était d'une ténacité extraordinaire et avait une grande aptitude à garder le change, chose extrêmement rare au sanglier.

Un jour que nous avions chassé et pris après une chasse bien menée un ragot de cent cinquante livres, nous nous aperçûmes qu'il manquait huit chiens dont Képi. Képi manquer un hallali, ça ne s'était jamais vu ! La curée faite, les maîtres partis, les piqueux rentraient l'équipage à la Brodière quand ils entendirent non loin des abois. Ils y courent et trouvent Képi et ses sept camarades tenant au ferme un beau sanglier de cent quatre-vingt qui fut tout de suite porté bas à l'arrivée de la meute. Pour qui connaît la chasse au cochon cet exploit se passe de commentaires. Que de fois ai-je entendu dire par mon père : « on ne prend pas avec huit chiens ».

Tout cela dépend de la valeur des chiens.

Cette année-là, nous primes quantité de grands sangliers. Un, entre autres, dont j'ai failli garder un cuisant souvenir. C'était un cochon de deux cent cinquante livres. Attaqué aux Melletières, il vint passer près du rendez-vous et, traversant la forêt dans sa plus grande longueur, alla se faire battre au Pré Solé et dans les Bouts de Chailland.

Au bout de deux heures, il se décida à débucher sur Misedon.

Aucun relais n'avait été prévu, nous n'avions que les quarante chiens de l'attaque.

Je m'aperçus bientôt que mon cheval était défermé. Cette constatation me consterna. Mon cheval de relais était tellement loin ! Je me demandais ce que j'allais faire, quand j'entendis les abois. C'était une chance inespérée.

Au fond d'une vallée se déroulait une longue suite de prairies au milieu desquelles coulait l'Ernée. Réfugié dans une ancienne carrière pleine de ronces où les chiens ne pouvaient pénétrer, le sanglier faisait tête.

Impossible de l'aborder. Je grimpai sur un escarpement, juste au-dessus de l'animal que j'apercevais à peine à travers les broussailles et me mis à le mitrailler à l'aide de pierres afin de le décider à sortir.

Le résultat fut tout autre. D'un bond il fut sur moi. J'avais fort heureusement au-dessus de ma tête une grosse branche d'arbre. Je m'y suspendis juste à temps pour éviter le choc. Le sanglier après m'avoir effleuré les bottes retourna dans ses épines. Je recommençai à l'attaquer à coups de pierres. Il se décida enfin à partir cette fois dans la prairie, au milieu des paysans qui fuyaient en tous sens. Quelques-uns étaient armés de fusil, mais comme nous leur avions interdit de s'en servir, ils jugèrent prudent de monter dans des arbres, se mettant ainsi à l'abri d'une nouvelle charge et aux premières loges pour voir ce qui allait se passer.

Le sanglier vint s'acculer dans l'angle de deux talus surmontés d'épines.

Très occupé par les chiens, il ne nous vit pas écarter les branches pour tâcher de l'aborder. J'étais bien placé à hauteur de son épaule, mais au moment où j'allais le servir, Champagné trop pressé lui porta dans les côtes un coup mal assuré qui ne pénétra que de quelques centimètres. Rendu furieux par cette piqure le cochon bourra dans la haie et me chargea tête basse.



Serrant fortement mon couteau, j'essayai un coup d'arrêt ; mais la pointe de ma dague, rencontrant la hure, ne put y pénétrer. Le choc me fit chanceler et je reçus à la cuisse gauche un coup de boutoir qui aurait pu m'estropier pour le reste de mes jours.

Fort heureusement pour moi, afin de se débarrasser de mon couteau, l'animal avait dû relever brusquement la tête, ce qui l'empêcha de me déchirer la cuisse. J'en fus quitte pour un énorme accroc à ma culotte. Quant à ma peau, elle n'avait qu'une estafilade.

Derrière moi accourait Claude de Langle. Le sanglier lui donna du groin en plein ventre, l'envoyant rouler à quelques mètres sans lui faire le moindre mal.

Ce petit drame avait assez duré. Champagné voulut y mettre fin à l'aide d'un coup de revolver. La balle ne réussit qu'à casser la cuisse de l'animal qui prit au petit trot la direction de l'Ernée. Nous courions derrière lui dans un petit chemin creux. Je choisis le moment où le sanglier cherchait à se débarrasser des chiens pour enfoncer mon couteau en bonne place.

De l'autre côté de l'Ernée, du haut des terrasses de Vlivois, Madame de Maquillé et son personnel avaient assisté à cet hallali mouvementé. Elle nous invita à prendre une tasse de thé que nous acceptâmes avec plaisir.

La curée eut lieu sur les pelouses du château.

Je portais à Spincourt le 24 août 1914 la même culotte, le jour où je fus blessé. La balle allemande lui a fait un accroc de plus et presque au même endroit que la défense du sanglier.

BOURGON — HERMET

C'était le 21 février 1913. Une épaisse couche de neige recouvrait le sol, ne laissant pas que de me causer quelque inquiétude sur le sort de la journée.

D'ailleurs, nous n'étions pas certains d'avoir un animal au rapport.

Les forêts de Bourgon et d'Hermet où nous chassions depuis quinze jours n'étaient pas vives en sangliers. Ils y sont particulièrement nomades ; à la sortie précédente nous avions eu beaucoup de peine à attaquer.

Je me livrais donc aux amères réflexions que suggèrent à tout veneur la perspective de l'indésirable buisson creux, cependant que mon auto filait prudemment, sur la route toute blanche, vers le rendez-vous.

Il avait été fixé à Bourgon. Mais, dans le cas où les hommes n'auraient eu connaissance de rien dans cette forêt, ils devaient, sans attendre l'arrivée des maîtres, se rendre à Hermet en ayant soin de nous faire prévenir à notre passage à Montourtier.

C'est précisément ce qui se produisit. Ma femme et moi nous prîmes donc la direction d'Hermet. Chemin faisant, nous rejoignîmes l'équipage qui s'y rendait.

Quatre-vingts chiens, dix chevaux, les tenues rouges des hommes, tout cela composait sur la neige un tableau digne du pinceau d'un Penne ou d'un Aldin.

Je mets pied à terre pour causer un moment avec les piqueux. C'est en vain que depuis deux jours ils ont battu la forêt en tous sens, il n'y a plus trace de sanglier à Bourgon.

Tout notre espoir repose donc sur l'homme qui, dès la pointe du jour, est parti pour Hermet. Il est vrai que c'est le second piqueux « La Branche », un malin sur lequel on peut avoir confiance. Je jette un coup d'œil sur mes pur-sang : Quatrefeu un grand bai très étoffé, fils de Gardefeu, que, malgré sa grande origine, j'ai acheté pour un morceau de pain, à cause d'un accident qui lui était survenu et dont il s'est bien rétabli (il mesure 1 m. 71), Le Lude, joli Gai Lad, gris comme son père. Tous deux sont en parfait état et soigneusement ferrés à crampons.

Enfin nous arrivons. Bordant une longue coulée de prairies, la masse des bois toute couverte d'un givre étincelant apparaît tout à coup au tournant de la route.

Derrière les cimes des arbres, une cheminée invisible fume. Le déjeuner de « La Branche » qui chauffe, me dit « La Verdure ».

Nous entrons en forêt. Quel silence, tout paraît endormi ! La neige feutre nos pas et notre petit escadron semble glisser sans bruit.

Seul un froufrou léger, comme celui d'une soie que l'on froisse, annonce notre arrivée au garde qui fait les cent pas devant sa maison en nous attendant.

Voici justement « La Branche » qui rentre, nous dit-il. Nous le voyons en effet, avec son limier « Narcisse », poindre au bout d'une ligne. Dans cinq minutes nous serons fixés. Champagné nous a rejoints. Eh bien, crie-t-il à « La Branche » ? — « M. le Marquis j'ai un grand sanglier ». — « Quel poids ? » — « Deux cent cinquante livres au moins, il est remis dans une enceinte assez claire, tout à fait en bout de forêt ». Pendant que « La Branche » avale sa soupe, les ordres sont donnés. Nous partons à l'attaque avec quarante chiens, le reste est partagé en trois relais. Je monte Quatrefeu.

Les invités ont été effrayés par le temps. Seul le comte d'Elva, sénateur de la Mayenne et son excellente amie, la chanoinesse de Caumont, ont osé affronter la neige.

Encouragés par notre exemple, ils montent même à cheval. Je saisis le regard étonné de Champagné. « Rassurez-vous, lui dis-je, ils n'iront pas loin. »

Retenant leurs chevaux à deux mains, ils risquent quelques pas hésitants. « Quelle folie », murmure notre sage sénateur, et sur cette parole, marquée au coin du bon sens, tous deux regagnent prudemment leur auto. Nous ne les avons pas revus de la journée.

Nous arrivons à la brisée. On découple. La voie doit être bonne car les chiens se mettent aussitôt à rapprocher. Ils entrent dans une jeune taille et se dirigent droit vers un fourré. Ce sont des genêts qui ont poussé très serrés sur une fouée à charbon et dont les cimes ploient sous le poids de la neige.

« Nous allons assister à une belle attaque », dis-je tout bas à Champagné. Au même moment je vois les genêts remuer doucement. L'animal est debout. Va-t-il faire tête ?

Nous arrêtons nos chevaux pour regarder. Sans hésiter les chiens de tête sautèrent dans les genêts. Le sanglier ne les avait pas attendus, il fuyait, venant droit sur nous, la crinière hérissée de fureur, comme s'il voulait nous charger. Il nous évita, passant tellement près de nous que l'on distinguait ses énormes défenses. Quel bel animal, mais gare à la casse quand il s'arrêtera !

Pour le moment il ne songeait qu'à détalier et à quelle allure...

La neige commençait à botter un peu mais les chevaux excités par la musique des chiens et la nôtre, tiraient à pleins bras.

Nous traversâmes la forêt d'une traite, puis ça revint vers l'attaque. Après une heure de chasse, le cochon qui a pris sur la meute quelques minutes d'avance, se met à tourner dans les fourrés de la Boulaye, essayant de rebuter les chiens, mais Képi est de la fête. J'entends distinctement sa grosse voix qui par moment domine les autres.

Au sortir de la Boulaye, on donne le premier relais et nous filons droit au débucher de Bourgon que l'animal refuse une première fois. Au passage de la grande ligne, mon cheval fait une longue glissade, ses crampons doivent commencer à s'user ; heureusement, mon deuxième cheval n'est pas loin.

Pour sortir d'une enceinte où je me suis malencontreusement engagé, il faut franchir un talus bordé d'un large fossé plein de neige fondue. Sans aucune méfiance je l'aborde tranquillement, mais les revers en sont très glissants et je sens mon cheval s'effondrer sous moi. Je n'ai que le temps de sauter à terre et voilà mon pauvre Quatrefeu littéralement les quatre fers en l'air dans le fossé profond de plus d'un mètre et trop étroit pour qu'il puisse s'y retourner. Il s'y enlise peu à peu, les jambes battant l'air. Je lui maintiens à grand peine la tête hors de l'eau et j'appelle au secours.

Fort heureusement, La Verduze me suit. Après dix minutes d'efforts, nous réussissons à sortir Quatrefeu du fossé, mais en quel état ! Il est uniformément couvert de vase noire et tout transi par ce bain glacé.

Je n'ai plus un instant à perdre si je ne veux être semé par la chasse. A l'aide d'un bouchon de fougères,

je nettoie la selle et, comme il n'y a pas le choix pour sortir du taillis, je prends quelques foulées d'élan et nous passons le talus, cette fois sans encombre.

Cinq minutes de galop me mène à mon cheval de relais et il me faut marcher dur un bon quart d'heure pour rejoindre les chiens au moment où ils débouchent pour Bourgon.

Les deux relais qui n'ont pu être donnés nous rejoignent à ce moment. Il n'y a plus qu'une heure de jour. Il faut se presser si l'on veut prendre avant la nuit. Nos chiens frais, découplés à l'écoute, rallient assez bien. Cela fait une musique d'enfer. Ma femme qui suit en auto a bien pris le débucher. Elle nous crie qu'à la route de Jublains l'animal n'avait pas deux minutes d'avance. L'issue de la journée n'est pas douteuse. Notre entrain se communique à nos chevaux qui galopent gaiement sur la neige devenue excellente. Nous soulevons sur notre passage un tourbillon de poussière blanche qui nous masque la vue. Les trompes ne cessent de sonner. Les chiens chassent bien rameutés. Tous crient à la fois. Décidément ça sent la curée. A la ligne de partage chiens et sanglier sautent ensemble. Un peu plus loin le cochon s'arrête quelques secondes puis repart. Le ferme roulant dure environ un quart d'heure.

Enfin voici les abois. Les quatre-vingts chiens y sont : quel vacarme !

Jamais je n'ai pu entendre cette musique sans une grande émotion. De temps en temps retentit un cri de douleur, c'est un chien qui vient d'être blessé. Plus d'hésitation, il faut agir vite afin d'éviter la casse !

Champagné et moi avons mis pied à terre. Sous la couche de neige qui recouvre l'épais fourré, chiens et sanglier disparaissent complètement. On aperçoit une colonne de vapeur qui sort des broussailles. C'est toute cette masse hurlante qui fume.

Il se produit tout à coup un grand remous dans les branches et de gros tas de neige fondante s'écroulent sur le sol. Le cochon vient de charger une fois de plus.

La dague à la main nous entrons au fourré, il y fait très sombre. On distingue à peine une forme noire entourée de chiens dont quelques-uns, hélas, à terre. On s'occupera des blessés tout à l'heure, pour le moment c'est le sanglier qui nous intéresse.

Abrité derrière une cépée, j'hésite un instant mais les chiens enhardis par notre présence attaquent furieusement. Pour s'en débarrasser, l'animal bourre dans ma direction et passe à moins d'un mètre de moi. La lame de mon couteau l'arrête. Malgré l'épaisseur de l'armure elle a pénétré profondément en arrière de l'épaule. Le cochon chancelle ; en un clin d'œil il est couvert par les chiens, et Champagné lui donne le coup de grâce.

Il est dix-sept heures trente, la chasse a duré un peu plus de quatre heures. Pendant qu'on dépouille l'animal, nous nous occupons de recoudre les blessés. Il y en a six dont deux très grièvement au ventre. La curée faite sur place, nous rentrons à Montourtier par une nuit sombre qu'éclaire seule la neige.

Le son joyeux des trompes a mis tout le bourg en émoi. Les portes s'ouvrent à notre passage. Quelques hommes tenant des torches allumées nous font escorte avec des cris de joie. Ils se bousculent pour mieux voir l'énorme hure qui pend à l'arçon de « La Branche » ; nous avons peine à avancer. Sur la place de l'église je retrouve ma femme. Dans son auto elle a très bien suivi la chasse. En récompense, je lui apporte le pied du sanglier. Ce sera un trophée de plus ajouté à tant d'autres...

Cependant, M. le Curé, chez lequel sont logés mes chevaux, paraît sur le seuil du presbytère et m'invite d'une façon si aimable à venir me réchauffer chez lui

que je ne puis refuser. J'ai d'ailleurs un coup d'œil à donner à l'écurie avant de partir.

Quatrefeu nettoyé de la tête aux sabots reluit comme un sou neuf. Dans la paille jusqu'aux jarrets, le râtelier bien garni il n'a pas l'air malheureux. Je, lui souhaite bonne nuit ainsi qu'à mon gris que mon homme fourbit à tour de bras et qu'une bonne litière attend.

Après avoir donné un coup d'œil au presbytère, qui a beaucoup de cachet, nous nous quittons, le curé et moi, sur la promesse de nous retrouver à la saison prochaine.

L'équipage part le surlendemain pour la forêt d'Ecoves.

Dieu vous garde, me dit le bon curé en me serrant la main et à l'année prochaine.

À l'année prochaine, M. le Curé, et que saint Hubert vous protège.

Hélas ! l'année suivante : c'est la guerre.

